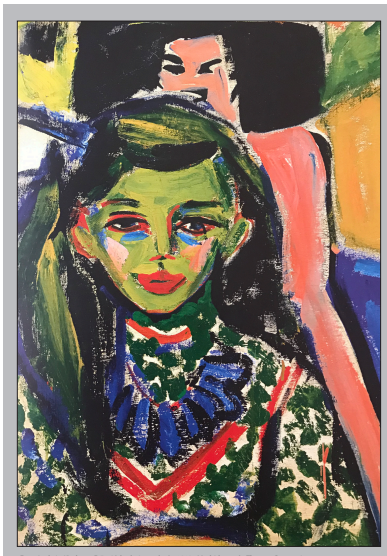

Ernst Ludwig Kirchner, *Fränzi à la chaise sculptée*, 1910. Madrid, musée Thyssen-Bornemisza

LES MALENTENDUS DE L'AMOUR

LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE
2019-2020

www.sectioncliniquenantes.fr - eric.zuliani@wanadoo.fr - 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII

Les leçons d'introduction à la psychanalyse

2019-2020 :

Les malentendus de l'amour

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance I, novembre 2019 : L'amour et la jouissance : Chapitre 1, Le couple jouissance/amour, pages 9 à 18.

Amours et jouissances
Labilités, malentendus et impasses
par Remi Lestien

Nous voilà attelés à la lecture du séminaire *Encore* aussi important que difficile. Peut-être accepterez-vous de nous faire confiance en vous laissant séduire par le thème abordé. Si vous avez tenté l'expérience de lire le premier chapitre, vous avez pu constater cette difficulté. Vous avez peut-être eu l'impression que chaque bout de phrase est tout à la fois de la plus haute importance, et de nature bien énigmatique et que l'ensemble formait un patchwork dénué de sens.

Pour affronter cette difficulté, permettez-moi un détour.

Il y a au Musée d'arts de Nantes un tableau intitulé sobrement "Amour ". Le cartel qui l' accompagne précise que le tableau a été peint par Fabrice Hyber en 1987, à l'âge de 26 ans. Il représente deux plantes vertes de taille, de couleur et de forme identiques , l'une à côté de l' autre – bien vigoureuses . Cette représentation de deux êtres qui s'aiment n'est pas sans nous évoquer le versant imaginaire de l'amour . C'est l'amour narcissique : on aime en l'autre le double de soi-même – pour le dire autrement on s'aime soi-même en l'autre – et le tableau sous-entend que les amoureux sont seuls au monde , version rebattue de l'amour qui s' apparente au plus banal des lieux communs.

À moins que quelque chose y soit caché et nous échappe. Il faut alors supposer que du savoir y soit inclus, et qu'on ne le saisit pas. C'est sur un second versant, le versant symbolique, où l'on attend de l'amour un savoir – en tous cas l'artiste, lui, devait bien en savoir un bout quand il a peint. Disons que l'amour, en tous cas, se retrouve sur ce second versant connecté à la question du savoir dont je suis en attente.

Ce savoir ne serait-il pas lié à la ressemblance de ces plantes vertes avec des poireaux ? Ce tableau nous conduirait alors à réaliser que dans l'expérience des êtres humains images, langage et éprouvé corporel sont intimement liés. Poireauter a bien dans le domaine amoureux toute sa noblesse… et ses souffrances.

Et tout à coup, je suis attiré par un détail. Les racines de ces deux plantes, sont bien visibles. Ces plantes viennent-elles d'être déracinées, ou bien leurs racines, encore bien en terre, sont-elles simplement visibles en surface ? C'est alors un tout autre versant de l'amour que l'artiste aurait voulu représenter, le versant de la vitalité de ces plantes, de ce qui fait qu'elles sont vivantes. Reprenant l'anthropomorphisme du titre, je pourrais y voir la satisfaction de ces amoureux, de leur jouissance.… et poser la question de la jouissance à deux. Sans parler, si l'on retient l'hypothèse du poireau, des utilisations plus grivoises de ce mot dont Rabelais avait popularisé l'emploi.

Ce tableau, en apparence un peu simplet, pose finalement une question cruciale : Qu'en est-il du rapport de l'amour et de la jouissance ?

Amour et jouissance… ceci est au cœur du *Séminaire XX* que nous avons mis au programme de ces leçons d'introduction à la psychanalyse.

Pour m'aider à m'y retrouver, dans ce premier chapitre que Jacques Alain Miller a intitulé "De la jouissance", j'ai tenté de le relire avec le prisme de ces trois versants de l'amour comme je viens de le faire avec le tableau de Fabrice Hyber : les versants imaginaire, symbolique et réel. Vous verrez, je l'espère, que cette grille de lecture nous sera d'une aide précieuse, et que nous pourrons saisir ce qu'apporte Lacan à ces questionnements essentiels dans l'expérience des êtres parlants.

Nous nous proposons donc de découvrir ensemble ce que la psychanalyse peut bien apprendre de l'amour. J'ai épinglé mon travail de trois termes, successivement : la labilité, le malentendu et l'impasse.

L'amour, versant imaginaire

Il est précisément évoqué par Lacan quand il affirme que "L'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique…"[1]

On aime dans l'autre sa propre image. On aime dans l'autre ce qui nous ressemble le plus. C'est la version la plus clinquante et la plus futile de l'amour, qui finit toujours par avoir un certain côté désespérant et parfois désespéré. C'est le narcissisme du couple avec pour chacun une identification au même. On *se m'aime* dans l'autre.

On aime dans l'autre un idéal que l'on recherche pour soi-même, ce qui nous permettrait de faire Un avec nous-même.

Lacan, qui contrairement à Freud, distinguait l'amour du désir, avait une vision grinçante de cet amour narcissique qui ne cherche dans l'autre qu'une protection. Vous retrouverez cette facette grinçante à la page 12 où Lacan s'amuse à imaginer les amours entre Picasso et sa perruche. La perruche s'identifiait à Picasso habillé — et certes les habits sont importants, non seulement pour habiller notre identification narcissique mais aussi pour exister au miroir de l'autre. L'habit fait le moine dans le miroir que nous nous tendons, autant que dans l'image que nous présentons à l'autre.

Cette image fait tenir le Un de l'identification imaginaire, mais il est d'expérience commune de constater la labilité de l'image. De la même façon que son propre reflet dans le miroir peut prendre une apparence d'étrangeté, de même ce qui avait été passionnément aimé peut se modifier imperceptiblement, transformant ce qui avait été chéri en impossible à supporter.

Si l'appui du miroir vient à chuter, cet amour se retourne en son contraire, la haine – la haine de l'autre comme la haine de soi, comme on le constate dans le ravage qui peut suivre la rupture amoureuse. La psychanalyse rend compte de cette alliance paradoxale entre l'amour et la haine dont n'est pas absente la troisième composante : à savoir l'ignorance.

Le versant imaginaire est donc le versant de l'identification narcissique et de la haine.

L'identification narcissique de l'amoureux reste de fait bien ingénue et de toute façon très fragile – elle a sans arrêt besoin de preuves. M'aime-t-il ? M'aime-t-il vraiment ? Et déjà nous entrons dans un versant différent de l'amour, car le miroir doit s'étayer du langage. Lacan le précise : *quoiqu'il soit toujours réciproque, l'amour est impuissant car il n'est que le désir d'être Un*[2]. En effet, s'en tenir à l'amour imaginaire c'est vouloir ignorer ce qui fait tenir cette image du UN et les enjeux du rapport à l'Autre.

L'amour, versant symbolique

Ceux qui ont lu le premier chapitre ont peut-être été frappés par la répétition d'un bout de phrase qui revient comme une litanie : *Je n'en veux rien savoir.* Pas moins de quatre fois. Précisons tout de suite que ce *Je n'en veux rien savoir* concerne évidemment pour une part ce qu'il en est de l'inconscient.

[1] J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit*., p. 12.
[2] *Id*.

L'amour a un lien avec le savoir inconscient – ce lien est le support du second versant de l'amour, le versant symbolique. Cela avait été l'avancée de Lacan, à partir du *Séminaire XI*[3], de montrer l'accointance entre le savoir et l'amour. Celui qu'on aime est celui à qui l'on suppose un savoir sur soi. C'est même le fondement d'un amour très particulier qui est celui du transfert.

Vous trouverez page 11 des annotations précises sur le rapport de l'amour avec l'inconscient. Lisons les deux paragraphes du début de la partie deux.

> *L'amour certes fait signe, et il est toujours réciproque. (…)* – Et alors et l'amour, et l'amour il est toujours réciproque ? Mais-oui mais-oui ! *C'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient – pour s'apercevoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre et que l'amour si c'est là une passion qui peut être l'ignorance du désir, ne lui laisse pas moins toute sa portée. Quand on y regarde de près, on en voit les ravages*[4]*.*

Pour ceux qui étaient là l'année dernière, vous repérerez qu'est rassemblé dans ces cinq lignes tout ce qui était développé dans « La direction de la cure »[5] que nous avions mis au programme des Leçons d'introduction, "Les pouvoirs de la parole – rêve amour symptôme".

Dans ce Séminaire, Lacan n'insiste pas sur ce versant symbolique qui faisait l'essentiel de son enseignement depuis presque 20 ans. En tous cas vous vous souvenez des délices fantasmatiques de la dialectique de l'amour et du désir – soit les labyrinthes de la demande et du désir à travers les identifications. Précisons seulement quelques points.

**L'amour est toujours réciproque.*

Cela ne veut évidemment pas dire qu'il suffise d'aimer quelqu'un pour que de l'amour soit obtenu en retour de façon automatique. Mais bien que ce qui supporte ce sentiment amoureux s'appuie sur l'autre et que celui-ci en détient, inconsciemment, une partie des coordonnées. Quelques éléments symboliques chez l'autre nous font signe et l'amour s'enclenche parfois à l'insu de l'un ou parfois des deux protagonistes, comme les pièces de Marivaux nous le montrent.

Il y a quelque chose d'aimable chez l'autre dont il vaut mieux qu'il s'en sente un peu responsable. Certaines personnes sont ainsi plus enclines à déclencher un sentiment amoureux dans leur entourage. Une analyse leur permettrait de ne pas répéter des situations de malentendu inextricables. Reprenons une phrase de Jacques Alain Miller que nous avions insérée dans l'argument de ces leçons *"L'amour, c'est un labyrinthe de malentendus dont la sortie n'existe pas".*

**Demande et désir*

L'amour doit en passer par la demande – nous avions même démontré l'année dernière que toute demande est sous-tendue par une demande d'amour. Cette demande s'expose alors au désir de l'autre et à la question *'qu'est-ce qu'il me veut ?'* La passion du manque à être devient alors le champ des passions du névrosé avec ses aléas d'insatisfaction et d'impossibilité.

---

[3] J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

[4] *Encore*, *op. cit.*, p. 11.

[5] J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1961), *Écrits*, Seuil, 1966.

Étayée par le fantasme, la demande du névrosé vise de mille manières à s'épargner ce désir énigmatique.

**Le transfert*

Ce désir énigmatique s'actualise tout particulièrement dans le transfert. L'amour s'y conjugue avec le savoir – c'est au fondement de la découverte de Freud. Cette aspiration à savoir est un moteur de l'expérience analytique, mais c'en est aussi un obstacle. L'enjeu de l'expérience analytique, pour l'analysant, est de passer de l'amour du savoir au désir de savoir pour ne pas rester englué dans les labyrinthes imaginaro-symboliques de la demande d'amour.

"… parce que l'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. Il le demande… encore…"[6] L'amour se retrouve ainsi dans le champ de l'ignorance et il n'est pas simple de s'en extraire pour accéder véritablement à ce désir de savoir.

**Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas.*

Pour vous donner envie de continuer à venir à ces leçons, je me contente d'indiquer cet aphorisme de Lacan que nous aurons à expliciter tout au long de cette année. Peut-être pourrais-je simplement déjà vous dire que la demande d'amour implique nécessairement d'en passer par la parole. Et pour pouvoir demander, il faut accepter de manquer. Ce lien nécessaire entre manque, amour et parole se partage entre satisfactions et difficultés. Peut-être pourrait-on distribuer les satisfactions plutôt du côté féminin, et les difficultés du côté masculin – mais laissons cela en suspens.

Revenons sur le 'je n'en veux rien savoir', que nous avions souligné pour noter que Lacan finit par le faire verser du côté de la jouissance. Ce n'est plus simplement *ne rien vouloir savoir* du savoir inconscient, c'est-à-dire de la vérité de notre être qui serait refoulée, mais beaucoup plus un *ne rien vouloir savoir* de la jouissance de cet être parlant – c'est-à-dire de notre condition d'être humain avec un corps soumis au langage et dont l'amour, au-delà du désir, concerne aussi les corps en présence.

Il est donc question notamment dans ce premier chapitre tout autant de l'amour de la vérité de notre être, que peut-être aussi surtout de la jouissance du corps et de la jouissance de l'Autre.

L'amour, versant réel. La jouissance ne fait pas signe

Que l'amour soit associé à la jouissance semble une évidence – en tout cas les satisfactions et douleurs qu'apportent l'amour ou la perte de l'amour en témoignent. Vous pouvez en trouver la trace dans la moindre production artistique. Prenons par exemple cet échange entre Catherine Deneuve et Gérard Depardieu dans le film de François Truffaut, *Le dernier métro* :

> —Tu es belle Héléna, si belle que te regarder est une souffrance.
> —Hier vous disiez que c'était une joie.
> —C'est une joie… et une souffrance.

[6] *Encore*, *op. cit.,* p. 11.

L'amour et la jouissance sont bien, comme toute la tradition l'assure, associés du même côté, celui de l'être, mais à y regarder de près on entend déjà ici que se dresse l'obstacle que représente le corps de l'Autre – ici, sa beauté.

Dans ce Séminaire, Lacan prend en compte que l'amour n'est pas simplement une affaire de pensée et de sentiment car *le langage n'est pas l'être parlant*[7]. Sous-entendu : il faut aborder de front le rapport que l'amour peut entretenir avec le corps de l'Autre. Ce qui s'impose alors, c'est que la jouissance de ce corps est antinomique avec l'amour – autrement dit, la jouissance impose de rompre avec l'évidence de la relation à l'Autre, relation à l'Autre qu'opérait le langage avec tous les malentendus que nous avons évoqués.

C'est martelé par Lacan : *"La jouissance du corps de l'Autre qui la symbolise n'est pas le signe de l'amour"*. Ce qui signifie que la jouissance ne fait pas signe, elle ne permet pas de communiquer. Ce qui faisait signe dans le symbolique est au contraire dans le champ de la jouissance un mur.

Si le désir du sujet est le désir de l'Autre, Lacan formule en revanche que *la jouissance du corps de l'Autre reste, elle, une question*[8]. La jouissance du parlêtre n'a rien à voir avec l'Autre. C'est à nouveau frais que Lacan s'interroge sur ce qu'est la personne – sous-entendu un être qui n'est plus simplement dans la dépendance absolue au signifiant, mais un être qui a un corps pris dans les rets du langage – un corps parlant. Dans ce chapitre nous allons de surprise en surprise.

La jouissance de l'Un

L'expérience analytique témoigne de ce que la jouissance chez l'être humain se cristallise autour d'une image[9], d'un signifiant[10] et d'un bout de corps. C'est la jouissance de l'Un[11] que Lacan épingle d'être phallique : « (…) *la jouissance est marquée par ce trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que celle de la jouissance phallique. ».*[12]

Pour les hommes et pour les femmes l'expérience première de la jouissance est donc d'être circonscrite, et en aucun cas elle ne se rapporte à l'Autre comme tel. Au contraire, c'est une jouissance qui se referme sur elle-même. En tous cas c'est tout sauf un moyen de communiquer – c'est une jouissance solitaire. Elle est radicalement sans rapport avec la jouissance du corps de l'Autre.

Lacan en déduit logiquement que la jouissance est asexuée "*puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation* rapport sexuel*"*[13]*.*

[7] *Encore, op.cit.,* p. 10 en haut.
[8] *Id*., p. 11.
[9] Cf. l'identification de la perruche : « L'habit aime le moine, parce que c'est par là qu'ils font qu'un. »
[10] *Id*. p. 12 : « L'Un ne tient que de l'essence du signifiant. »
[11] *Id*. p. 12 : « L'amour dans son essence est narcissique (…) l'amour, est impuissant quoiqu'il soit réciproque parce qu'il n'est que le désir d'être Un ».
[12] *Id*. p. 14 en haut.
[13] *Id*. p. 13 en haut.

Jouissance de l'Un… et rapport sexuel (qu'il n'y a pas)

Lors de la relation sexuelle bien sûr il y a jouissance… mais elle n'est pas sexuelle en tant que telle. En effet, « *(…) la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirais-je, à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe. »*[14]

Pour le dire autrement : "La jouissance ne convient pas au rapport sexuel." Elle objecte à ce que les deux partenaires puissent faire rapport, ce qui dès lors les confronte à leur solitude. Les amoureux sont seuls au monde[15], dit-on, mais c'est bien l'amoureux lui-même qui se confronte à sa propre solitude quant à la jouissance. Et pour les amants, il faut beaucoup en rajouter pour faire passer dans le langage ce que chacun des corps a vécu et ainsi tenter de partager ce qu'ils ont ressenti l'un à côté de l'autre, sur ce que Lacan avait appelé, un peu plus avant, *un lit de plein emploi, à deux.*[16]

Ce qu'il faut en conclure, c'est que la jouissance mène quant-au sexuel à une impasse où l'Autre est toujours inatteignable.[17] *Néanmoins regardons de près ce que nous inspire l'idée que, dans la jouissance des corps, la jouissance sexuelle ait ce privilège d'être spécifiée par une impasse*[18]. Lacan appuie la démonstration de cet impossible sur les mathématiques et la topologie. C'est compliqué, repérons simplement que la jouissance phallique se définit d'être un infini limité et que peut surgir une autre jouissance. Une jouissance supplémentaire qui est aussi liée à l'infini mais à un infini non borné.[19] Ce qui est essentiel de bien saisir c'est que ces deux jouissances ne sont pas complémentaires l'une de l'autre – elles ne font pas rapport.

Alors que la religion catholique a une hypothèse concernant l'union à la jouissance du corps de l'Autre – c'est la communion –, pour la psychanalyse au contraire la jouissance est un mur. L'étreinte, l'étreinte physique entre deux amants n'est pas une communion… et ce n'est que grâce au fantasme que des relations sexuelles peuvent quand même se dérouler. Le fantasme est un tenant-lieu de rapport bien commode, mais leurrant.

Pour faire fond de l'enracinement du droit dans la jouissance, on pourrait dire que si l'on a bien l'usufruit de son propre corps, un usufruit toujours auto-érotique, phallique et pas vraiment maîtrisable. Du corps de l'Autre nul usufruit, ni dans la tendresse partagée, ni *a fortiori* dans la prise de force de cet autre corps. Mais alors se pose la question de savoir comment cette jouissance pulsionnelle et foncièrement auto-érotique, peut, elle, cohabiter avec l'Autre.

---

[14] *Id*., p. 13.

[15] Titre d'un film de Henri Decoin, 1948, avec Louis Jouvet et Renée Devillers. La première scène est d'une drôlerie formidable et la fin explore le ravage du côté féminin.

[16] *Id*., p. 10.

[17] *Id*., p. 13 : "(…) la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, ne se promeut que de l'infinitude. Je vais dire laquelle – celle ni plus ni moins, que supporte le paradoxe de Zénon."

[18] *Id*., p. 14.

[19] Lacan avait tenté une première formulation de cet infini : « *L'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté*. » « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits, op. cit.,* p. 735.

Le féminin

C'est là que l'apport de Lacan devient inouï. C'est un renversement complet par rapport à l'œuvre de Freud. Ce n'est plus le phallus, signifiant sans pair, qui est responsable de l'asymétrie entre les deux positions sexuées, mais c'est cette jouissance supplémentaire qui en devient le pivot.

Que tout tourne autour de la jouissance phallique c'est précisément ce dont l'expérience analytique témoigne, et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointée du pas-tout *à l'endroit de la jouissance phallique.*[20]

Voilà ce qu'avance Lacan : la jouissance peut cohabiter avec l'Autre grâce à l'amour – mais ce n'est alors ni l'amour sur le versant imaginaire, ni l'amour sur le versant symbolique, mais un amour très particulier : l'amour dans son versant réel. Et c'est plus spécifiquement à ceux qui se trouvent du côté féminin de la sexuation de se confronter à ce versant réel de l'amour. *L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. En effet, la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités, bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué exige cet une par une.*[21]

Ce qui s'impose ici c'est que l'amour féminin est plus spécifique d'avoir à inclure la jouissance – cet amour s'adresse à un Autre, un Autre qui inclut l'impasse sexuelle. Les êtres qui se situent du côté féminin de la sexuation vont donc avoir affaire d'une part à la jouissance phallique et d'autre part à cet Autre barré dans une jouissance pas-toute phallique. Une autre jouissance supplémentaire…. un ravissement. Un *« mode de jouir féminin qui exige que le partenaire parle et aime, c'est-à-dire que l'amour est, pour elle, tissé dans la jouissance ».*[22]

L'aphorisme de Lacan, s*eul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir,* déjà ancien, retrouve toute son actualité – aphorisme essentiel à saisir les enjeux de l'expérience analytique.

Conclusion

*Vous avez pu le constater, les trois versants que j'ai distingués pour la clarté de l'exposition sont en réalité tous liés les uns aux autres. Par exemple, le 'je n'en veux rien savoir' concerne autant l'image que le savoir inconscient et le non-rapport sexuel. On ne sera pas surpris qu'à la fin du Séminaire Lacan aborde l'expérience analytique par le nouage.

*Avec les femmes, Lacan fait passer l'amour du côté du réel. Même si le corps de l'Autre est un moyen de la jouissance, il n'en reste pas moins que la jouissance expose à la solitude. Tout particulièrement l'Autre jouissance – cette Autre jouissance qui sera l'énigme que nous aurons à cerner tout au long de cette année.

Mais ce n'est pas sans solution car à la solitude de la jouissance peut s'articuler le partenaire comme symptôme. Le versant réel de l'amour fait que finalement on a un rapport avec le

[20] *Id*., p. 13.
[21] *Id*., p. 15 — Le une par une est référé par Lacan au mythe de Don Juan. Il les a une par une. Pour les femmes c'est une modalité de la jouissance Une — être la seule.
[22] J.-A. Miller, *L'os d'une cure*, Navarin éditeur, 2019, p. 78.

symptôme de l'autre soit donc que le non rapport à la jouissance du corps de l'Autre est toujours problématique.

Pour les hommes, dans l'amour la femme est un symptôme, alors que pour les femmes, l'amour expose au ravage. Une asymétrie propre à maintenir l'énigme.

Tout le séminaire est une revalorisation de l'amour sur ce versant réel.

Remi Lestien